

RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An. 10 fr.
Six Mois. 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements. Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 14
LYON

FRANC PARLER

Non, écoutez, on n'est pas plus... simple que ces braves conservateurs.

Battus aux élections législatives, battus aux élections départementales, battus aux élections d'arrondissement, battus partout, ils ont imaginé, pour conjurer cette succession de déroutes, une combinaison, un plan que Calino et Lapalisse auraient signé de leurs quatre mains.

Au lendemain de la débâcle du premier août, M. Francis Magnard, songeur, se demandait gravement : Que faut-il faire ?

Et à la suite, la plupart des journaux ordre-moralisateurs, avec cette originalité qui les distingue, se demandaient sur le même ton anxieux. Oui, que faut-il faire ? L'incertitude n'a pas duré longtemps. Quelques quarante-huit heures après, un magistrat démissionnaire, du nom de Damfreville, s'écriait d'un accent fatidique : J'ai trouvé !

Et en deux longues colonnes cet ami des jésuites, apprenait au monde étonné : Que si les conservateurs n'avaient pas de succès aux élections, et recevaient plus de pommes cuites que de bulletins de vote, c'est qu'ils se posaient en ennemis de la République.

Admirable découverte, comme on voit, et qu'il a fallu près de dix ans pour mettre au jour.

Jusqu'à présent, voyez-vous, ces bons conservateurs ne s'expliquaient pas leurs débâcles indéfinies. Pourquoi ne sommes-nous pas nommés, pourquoi tombons-nous les uns sur les autres comme capucins de carte ?

Notre nez déplaît-il aux électeurs ? La forme de nos gilets est-elle désagréable à voir ? Portons-nous la barbe trop courte ou trop longue ?

Alors le prophète Damfreville s'est levé : Vous n'êtes pas nommés, ô conservateurs, parce que vous combattez la République ! Voilà qui est acquis.

Donc, pour reconquérir les bonnes grâces du suffrage universel, il n'y a qu'à ne plus combattre la République...

Pas plus malin que cela... Qui résisterait à une aussi admirable logique ?

Mais où notre magistrat dépasse les bornes de l'astuce, c'est quand il ajoute d'un air fin : Ne pas combattre la République, vous m'entendez ! Nous aurons l'air de ne pas la combattre ; nous nous rangerons, pour commencer, parmi les républicains conservateurs ; nous soutiendrons les Ribot, les Jules Simon et les Dufaure ; nous renoncerons momentanément à nos espérances monarchiques... Chambord rengainera son drapeau blanc, Orléans son parapluie, Bonaparte son aigle empaillé, et quand, grâce à cette ruse inouïe, nous aurons nos amis sénateurs, députés ou conseillers généraux... alors, vous comprenez... le coup sera vite fait !

Telle est la combinaison, tel est le plan dont l'ingéniosité n'a d'égale que la nouveauté.

Ce monsieur Damfreville est un homme bien extraordinaire ! Il n'a pas découvert l'Amérique, ni la quadrature du cercle, mais il a découvert l'union conservatrice, cette fumisterie politique qui semblait avoir fait son temps. Et le *Figaro*, journal bien pensant qui se vante de tirer à quatre-vingt mille exemplaires, veut bien se donner la peine de nous apprendre comment les monarchistes réunis s'y prendront désormais pour carotter la République.

Mais, pauvres gens, ce carottage a déjà été essayé vingt fois, et il n'a pas réussi.

Les conspirateurs de l'ordre-moral, sous tous leurs avatars, n'ont fait que nous répéter à satiété : — Nous n'en voulons pas à la République ; nous respectons les institutions existantes ; il ne s'agit que de garantir la conservation sociale, de mettre un frein aux passions subversives, de conjurer l'anarchie, etc.

Relisez les discours de M. de Broglie, les proclamations de M. de Fourtou,

jusqu'aux messages de ce pauvre maréchal de Mac-Mahon, dont le cheval avait l'œil intelligent, et partout vous retrouverez cette éternelle rengaine que l'on a la naïveté, disons la bêtise, de vouloir ressusciter aujourd'hui.

Quant à l'alliance des républicains conservateurs, tels que Jules Simon, Dufaure et Ribot, mais, c'est la conjonction des centres, autre plaisanterie avec laquelle le père Thiers fit la culbute, et qui coûta à Jules Simon ce fameux coup de balai dont sa philosophie a gardé si peu de rancune.

Et vous voudriez recommencer ces vieilles histoires, ô conservateurs déconfits !

Vous vous imaginez que les républicains échaudés seraient assez niais pour prêter le flanc à toutes ces jolies combinaisons, pour donner leurs voix à des candidats panachés de Broglie et de Jules Simon, de *Figaro* et de *Parlement*, pour accorder leur confiance à des farceurs qui renoncent momentanément à leurs espérances !

Toutes ces manigances sont absolument ridicules, et il faut être en vacances, pour s'attarder à discuter des billevesées semblables.

L'inanité de ces projets, la naïveté monumentale de ces plans, prouvent simplement que les conservateurs en sont arrivés à une période de découragement qui obscurcit leurs facultés mentales.

Aussi, les plus raisonnables se contentent-ils de lever leurs regards vers le ciel et d'invoquer la Providence qui ne semble guère se soucier de leurs petites affaires.

Le bon Dieu mentirait, en effet, à sa réputation d'honnête homme, s'il allait exaucer les vœux de ces singuliers fidèles dont les convictions politiques ne sont qu'un mélange maladroit de sottise et de fourberie.

JACQUES BARBIER

Justin

Le Progrès Catholique

Qui donc oserait encore soutenir que le dogme catholique est incompatible avec les idées du progrès ?

Le pape vient de nous donner une éclatante preuve du contraire.

Léon XIII n'est pas aveugle. En présence du déchaînement des populations contre l'enseignement catholique, tel qu'il est donné dans les écoles et les universités, il a jugé immédiatement qu'une réforme était nécessaire. Et cette réforme, il a voulu l'accomplir. Oui, en cette circonstance, il a foulé aux pieds le fatal *Non possumus*, il a abdiqué toute résistance aux idées modernes, et il a résolu de faire quelque chose pour le bien de la société.

La difficulté, c'était de trouver ce quelque chose à faire, c'était d'arriver à mettre immédiatement la main sur la plaie, à y appliquer le remède, et de faire sortir l'Eglise triomphante des embarras du moment.

Eh bien ! du premier coup, Léon XIII a trouvé la solution. Nous savions bien que le pape actuel était un homme d'une habileté rare, d'une intelligence exceptionnelle, mais jamais nous n'aurions soupçonné chez lui tant de tact ni à tant d'audace.

En effet, de son œil d'aigle, il a envisagé la situation, il en a jugé le fort et le faible, et, sans hésiter, il a mis la main, non sur un expédient passager, mais sur un moyen infailible pour arrêter le progrès du mal et en combattre à tout jamais le retour.

La question se posait ainsi :

— Pourquoi les établissements catholiques d'enseignement sont-ils dans le marasme le plus complet ? Pourquoi les doctrines enseignées par les jésuites sont-elles universellement réprouvées ? Pourquoi les frères des écoles chrétiennes prodiguent-ils aux enfants plus de tendresse que de grammaire ?

Grave problème que le pape seul pouvait résoudre ! Car, dans les cas moins compliqués, le premier moine venu donne un avis d'une incontestable autorité. Ainsi, vous pouvez demander à un simple carme pourquoi tant de gens, cet été, sont affligés de douleurs d'entrailles, et il vous répondra sans hésiter : « C'est parce qu'en ce temps d'impureté on néglige trop souvent de faire ses pâques ».

De telles vécilles sont du ressort du bas-clergé, mais les questions d'enseignement ne peuvent être sagement appréciées que par le pape.

Vous allez voir aussi avec quelle sagesse il s'est tiré d'embarras. Voici ce que dit Sa

des hommes d'Etat, comme le premier... nous n'en finirions pas.

Une plume de paon à M. le duc, avec autorisation de la porter en sautoir, au milieu de ses innombrables décorations.

L'humilité est une vertu si souvent pratiquée que nous avons cru devoir, par exception, donner un second prix à un personnage qu'il nous suffira de nommer pour qu'il n'y ait pas de discussion possible sur son mérite.

Approchez, ô Emile Ollivier, et recevez cette fable de La Fontaine, tirée à part et illustrée à votre intention : la Grenouille et le Boeuf.

Dévouement

Nous en avons de grands exemples, — depuis la fille de Probus jusqu'au chien de Montargis.

Mais aucun ne saurait dépasser le dévouement du vertueux Bazaine qui plutôt que d'abandonner la cause de son maître, Napoléon III, préféra trahir son pays, livrer sa ville et capituler lâchement devant le Prussien.

Ce qui fait le mérite de ce dévouement particulier, c'est qu'il comporte avec lui une abnégation qui ne recule pas devant la flétrissure et le déshonneur.

Feuilleton de la RENAISSANCE

LES

Prix de Vertu

Nous arrivons un peu tard, puisque Sardou a déjà fait sa petite distribution à l'Académie. Mais dans notre belle France, quand il n'y a plus de gens vertueux il y en a encore, et M. Montheyon n'a jamais eu la prétention de récompenser tout le monde.

Cherchons bien, et nous trouverons certainement des gens qui pour n'avoir pas été couronnés par l'auteur de *Rabagas* méritent néanmoins de passer à la postérité.

Un peu de musique.

VERTUS THÉOLOGALES

La Foi

L'homme le plus digne d'en mériter le prix, est sans contredit le duc de la *Roche-foucauld-Bisaccia*, qui croit au Droit Divin, qui croit à Henri V, qui croit à la restauration monarchique, qui va même jusqu'à croire à son éloquence.

Comment récompenser tant de fidélité, tant de foi ?

Ci — une couronne en pain d'épice.

L'Espérance

Vertu commune s'il en fût !... Qui n'espère pas quelque chose en effet ? Le comte de Chambord espère s'appeler Henri V.

Plon-Plon voit, dans un horizon de brouillards, la silhouette d'un sceptre impérial.

Il n'est pas jusqu'aux d'Orléans eux-mêmes qui ne rêvent de la *meilleure* des Républiques !

A qui la palme ?

Ne faisons pas de jaloux, — et donnons le prix d'espérance à tous les prétendants monarchistes ou impériaux :

Les *Illusions perdues* de Balzac, qu'ils auront le droit de lire ensemble.

VERTUS COURANTES

La Charité

Charité chrétienne bien entendue. Personne ne saurait disputer cette vertu à Monseigneur Freppel, évêque et député par surcroît, qui ne cesse d'accabler ses adversaires des preuves de sa douceur évangélique : ignorants, barbares, hérétiques, vauriens, tisons d'enfer, etc.

Le moyen de refuser une récompense honnête à tant d'amabilités.

Que Mgr Freppel nous permette de lui offrir un goupillon d'honneur, le même qui servit à Louis Veuillot dans ses aspersions légendaires.

L'Humilité

Le noble duc de Broglie, bien connu par la modestie de ses allures, par l'absence de toute prétention, était naturellement désigné à nos suffrages.

Depuis qu'il est au monde, le duc de Broglie se considère comme le premier des gentilshommes, comme le premier des orateurs, comme le premier des écrivains, comme le premier des académiciens, comme le premier

Sainteté dans une lettre que publient tous les journaux cléricaux :

« ... Pour l'accroissement des sciences et l'utilité commune de la société humaine, Nous déclarons saint Thomas, le Docteur Angélique, patron des Universités, des Académies, des Facultés, des Ecoles catholiques, et nous voulons qu'il soit, comme tel, tenu, vénéré et honoré par tous ; il est entendu cependant que rien n'est changé, pour l'avenir, aux honneurs et au rang donnés aux saints que des Académies ou des Facultés peuvent avoir choisis pour patrons particuliers. »

Ce n'est pas plus difficile que cela. Maintenant que saint Thomas d'Aquin est patron des écoles congréganistes, tout va marcher comme sur des roulettes.

Remarquez, en outre, avec quelle habileté le pape ménage toutes les susceptibilités ; voyez comme il tient à ne froisser personne et comme il réserve avec soin les droits acquis par les autres saints. C'est absolument comme si le décret nommant le nouveau préfet maritime de Cherbourg stipulait qu'il est « bien entendu que rien ne sera changé pour l'avenir aux honneurs et rang donnés au vice-amiral Ribourt. »

C'est un miracle, cela, et le pape seul peut en faire.

Dans la même lettre, le même pape, parlant toujours de saint Thomas, dit :

« ... Comme il était sorti victorieux d'une très forte tentation de volupté, le très chaste adolescent obtint de Dieu, comme récompense de son courage, de porter autour de ses reins une ceinture mystérieuse et de sentir en même temps complètement éteint le feu de la concupiscence. Dès lors, il vécut comme s'il eût été exempt de toute contagion du corps, pouvant être comparé aux esprits angéliques, non moins pour l'innocence que pour le génie. »

Voilà donc pourquoi ledit saint est nommé patron des écoles. Désormais sa ceinture mystérieuse va faire obligatoirement partie du bagage des instituteurs congréganistes. C'est là où le pape voulait en venir.

Quand je vous disais que Léon XIII avait trouvé le remède du premier coup.

Le Voyage de Cherbourg

On n'accusera pas M. Grévy d'abuser des démonstrations personnelles.

Nul plus que lui n'aime à se renfermer dans son rôle de président constitutionnel, et à appliquer l'axiome : régner sans gouverner.

Il a donc fallu faire une certaine violence à ce très digne et très honnête homme, pour le décider à aller voir les petits bateaux qui vont sur l'eau dans la rade de Cherbourg.

Etant données ces dispositions particulières, il était facile d'en conclure que ce voyage ne présenterait pas un intérêt exceptionnel, que la France ni l'Europe n'en seraient bouleversées, et qu'il ne s'y débiterait aucune de ces solennelles bêtises ou de ces criminelles mensonges qui firent la gloire de Napoléon III.

On se rappelle, en effet, que ce triste sire avait pour habitude de choisir ses excursions « augustes » pour révéler aux populations le fond de sa pensée.

Il s'en allait dire à Bordeaux : « L'empire, c'est la paix ! »

Et un an après, cet empire pacifique faisait tuer cent cinquante mille hommes et dépensait quinze cent millions dans la guerre idiote de Crimée.

Plus tard, un voyage à Troyes, nous

Jusqu'à ce jour, les personnes dévouées pouvaient espérer trouver une récompense future dans l'estime et l'admiration de la postérité.

Bazaine est plus fort que ça. Au risque d'être taxé d'infamie, il se dévoua quand même et rendit les drapeaux.

Cette conduite sublime mérite un honneur exceptionnel. Nous attribuons au dévoué Bazaine un grand crachat qui puisse se porter devant ou derrière, suivant les circonstances.

Probité

Nombreux concurrents. Sans compter les cochers de fiacre qui rapportent les portefeuilles, les commissionnaires qui rendent les porte-monnaie, et les dames agréables qui n'explorent pas vos goussets, nous pourrions signaler de nombreux cas de probité dignes de récompense.

Ainsi tel restaurateur intègre disant à un client : Remarquez que je ne compte pas dans l'addition le numéro du cabinet.

— Ainsi tel financier inscrivant sur sa porte : Ici on prend les titres en dépôt.

On ne pouvait pas se tromper.

Mais nous avons mieux que cela. L'acte

faisait connaître qu'il fallait « déchirer les traités de 1815. »

On les a déchirés, en effet, puisque nous n'avons plus ni la Lorraine, ni l'Alsace et que les désastres d'un troisième Bonaparte ont fait la France encore plus petite que ne l'avaient laissée les catastrophes du chef de la famille.

Ne nous plaignons donc pas si le président de la République, en homme prudent et avisé, s'abstient de prédire l'avenir, et de faire concurrence aux somnambules extra-lucides qui inspiraient l'homme de Sedan.

Des souhaits de bienvenue, des compliments où la cordialité tient plus de place que la politique, les toasts indispensables à tout banquet qui se respecte, il n'y a guère d'autre incident à noter, et les quarante-huit reporters qui prirent place dans le train présidentiel ont été forcement un peu à court de copie.

En dehors de l'allocution de l'évêque de Coutances qui a cru devoir y aller de sa petite larme sur les malheurs du temps, et de la harangue de l'amiral Jauréguiberry se décidant enfin à prononcer le nom de la République, on pourrait dire que rien n'est changé dans ce bas monde, et qu'il n'y a qu'un voyage de plus.

Une chose est changée, cependant, c'est que pour la première fois, depuis bien des années, les populations ont pu voir un chef d'Etat arrivé à cette haute situation, sans coup d'Etat, sans escalade, sans crime, sans escamotage et sans parjure.

A ce point de vue, le spectacle est nouveau et nous avouons qu'il méritait les acclamations et les girandoles dont les Cherbourgeois se sont montré prodigues envers les trois Présidents.

Il faut remonter à près d'un siècle, en effet, pour rencontrer parmi les souverains français un honnête homme, dans le sens absolu du mot, ne devant son élection à aucune aventure inavouable.

Cherbourg a pu recevoir la visite de Napoléon Ier, de Louis XVIII, de Louis-Philippe ou de Napoléon III. Tous ces monarques apportaient dans leurs bagages, qui l'attentat de Brumaire, qui une couronne ramassée dans les fourgons prussiens, qui une royauté escamotée, qui le guet-apens et les assassinats de Décembre.

Il appartenait à la République de montrer à sa tête un chef qui n'a fusillé, ni trompé personne et qui n'a trouvé le pouvoir que dans les suffrages d'estime et de respect de ses concitoyens.

Le règne de l'ordre légal, comme l'a fort bien dit M. Grévy, telle est la signification précise, la manifestation essentielle du voyage des trois Présidents.

Pour n'être pas accompagnée du tralala courtois d'autrefois, pour ne pas avoir recours aux procédés imités de Potemkin, cette petite excursion aura eu le très sérieux résultat, nous le répétons, de présenter aux populations, dans sa simplicité digne, un gouvernement honnête représenté par un honnête homme.

Cela n'est déjà pas si commun dans notre histoire de France, et la rareté du fait méritait bien quelques lampions.

de probité le plus remarquable des temps modernes, est certainement le procès de la Toison d'Or de don Carlos.

Traduire en cour d'assises, sous l'inculpation de vol, un malheureux général coupable simplement de faire vos courses au Mont-de-Piété, est une idée qui ne pouvait germer que dans l'âme d'un souverain légitime, orné de toutes les traditions du Droit Divin.

Ce procès est une digne conclusion de l'arrestation des diligences, et la probité de don Carlos dit Charles VII, ne saurait être mieux récompensée que par le don d'une collection complète de monseigneurs, pincés, rossignols, ciseaux à froid, et autres instruments à l'usage de ces nobles travailleurs du trône, d'autel et de grande route.

Héroïsme

Prix unique. L'ordre des avocats de Lyon. On connaît le courage exceptionnel des Messieurs ont fait preuve dans des circonstances récentes. Plutôt que de s'incliner devant les persécuteurs des Jésuites, ils ont préféré, comme Guillaume Tell, garder leur toque sur leur tête.

Il n'y a rien de comparable dans l'anti-

Célérité et Discretion

Le Conseil municipal de Lyon est actuellement convoqué pour sa session ordinaire.

Nous devons l'avouer, nous n'avons pas la première idée des travaux dont il doit s'occuper ; aussi, ne voulons-nous parler que de ceux que nous connaissons, et qui depuis longtemps devraient être achevés.

Avez-vous remarqué le temps infini qu'il faut à une ville, à un Etat, pour obtenir un résultat, tant mince soit-il.

Un particulier a besoin d'une paire de bretelles, il sort de chez lui muni d'une somme de trente sous, entre chez un marchand, choisit les bretelles qui lui conviennent le mieux, se les fait poser par la demoiselle de magasin, et rentre fièrement chez lui, portant le ventre haut, dans un pantalon bien soutenu.

Voilà ce que fait un simple particulier. Que fait un Conseil municipal qui a besoin d'une paire de bretelles ?

Il se réunit en séance et, quand la nécessité de se munir de l'appareil suspensif en question est parfaitement démontrée, il nomme une commission. Cette commission a pour but d'étudier la grave question des bretelles, leur utilité, leur mode d'emploi, leur prix et les divers moyens par lesquels on peut se les procurer. Cette commission met bien deux mois à délibérer ; au bout de ce temps, elle fait son rapport.

Ce rapport est soumis au Conseil municipal, qui le vote quand il en a le loisir.

Six mois se sont écoulés.

Le rapport, le plus souvent, conclut à la mise en adjudication, ou à la mise au concours, pour peu que les bretelles doivent être ornées de quelque broderie.

La mise en adjudication, ce sont deux ou trois mois à perdre, au plus. Quant à la mise au concours, elle prend le temps le plus indéfini. Lorsque la paire de bretelles est mise au concours, dix-huit mois se sont écoulés ; quand elle est livrée, c'est à une génération nouvelle, qui est obligée de consulter l'archiviste du département et de faire appel à tous les savants, afin d'apprendre d'eux à quel usage les siècles passés pouvaient employer un semblable ustensile.

Tout cela ressemble à une plaisanterie, et pourtant ce n'est que l'image un peu grossie d'une vérité qui nous frappe les yeux tous les jours. Exemple :

En 1871, le feu prend au théâtre des Célestins ; il s'agit de reconstruire un nouveau théâtre. Là-dessus, rapport d'architecte, vote du Conseil, renvoi à une commission, mise au concours, couronnement du lauréat. Vers 1874, il est question de commencer les travaux ; on les commence ; on ne les achève plus. C'est au bout de six ans, vers la fin de 1877 que le théâtre est enfin ouvert, et encore n'est-il pas entièrement achevé.

Quelques mois après, un simple particulier rêve d'édifier le Théâtre-Bellecour ; il cherche des capitaux, prend un architecte ; tout le monde se met à l'œuvre et, en moins de deux ans, la nouvelle salle de spectacle est ouverte.

Il en est ainsi de tout.

Ne voilà-t-il pas cinq ou six ans qu'un nouveau monument doit être édifié sur la place des Jacobins ? Le travail a été confié à M. André, l'architecte du théâtre des Célestins. M. André est un bon père ; quoique très jeune, il veut réserver du travail à ses enfants. Avec lui, les tramways ne feront jamais leurs frais. C'est pour cela que la compagnie hésite à les organiser.

Et le monument à élever aux légions du Rhône ! Il n'en est question que depuis huit ans.

Nous ne parlons pas de la statue d'Amphère. Elle est votée depuis un an à peine, et il reste encore à la mettre au concours.

Le concours ! Il paraît que c'est un procédé très démocratique. Vous croyez ? Le concours est le procédé le plus lent et le plus coûteux, voilà tout.

Quels artistes voulez-vous encourager ? Les jeunes, dites-vous ? Mais alors, pourquoi

quité. Cet héroïsme est même d'autant plus remarquable qu'il n'entraînait aucun risque. « A vaincre avec péril, on triomphe sans gloire. »

Mais être impertinent, sans courir le danger d'une leçon, voilà le vrai courage !

Vite une couronne de laurier-sauce.

Désintéressement

Monseigneur le duc d'Aumale, dont on peut citer cet acte de générosité inouïe :

— Faut-il laisser ramasser le bois mort par les pauvres diables, lui demandait l'intendant de Chantilly ?

— Le bois mort, vous plaisantez ! nous le vendrons à la Compagnie des allumettes.

Prix de désintéressement, Monseigneur, un rat empaillé !

— Faut-il donner le prix aux dames du grand monde qui ont des bontés pour leurs cochers ?

— Ou aux vertueux ecclésiastiques qui s'ou-

laissez-vous concourir les vieux. Les jeunes ne concourent pas, parce que le concours étant ouvert à tous, ils n'ont aucune chance ; les maîtres ne concourent pas, parce qu'ils se compromettent par un insuccès et perdraient leur temps sans profit.

Restent les amateurs et les déclassés. Or, si l'un d'eux, d'aventure, obtient le prix, la gloire qu'il en retire, les commandes qui en résultent suffisent à sa satisfaction : il n'exécute pas.

C'est ainsi que les choses se sont passées pour les deux statues qui devaient orner la façade des Célestins. Le jeune lauréat, un sculpteur installé à Paris, a battu monnaie avec son prix et maintenant il trouve que la ville ne paye pas assez un talent auquel elle a contribué à donner de la valeur.

Il se moque de la ville, et il a raison. Au lieu des concours qui livrent nos monuments aux artistes de tous les départements, contentons-nous donc de distribuer les travaux entre nos artistes locaux ; ne cherchons pas à développer l'art français, mais l'art lyonnais ; avec des visées moins étendues, nous aboutirons plus sûrement, et nous serons certains que l'œuvre désirée sera exécutée.

Quant aux procédés à employer, en général, par une ville pour produire, avec des moyens financiers plus efficaces, au moins aussi vite qu'un particulier, ils doivent exister.

Mais, de grâce, qu'on les cherche, et que la République ne devienne pas plus papassière que la monarchie.

LA LITTÉRATURE OFFICIELLE

Nous ne sommes pas de ceux qui pensent que, sous un régime républicain, l'orthographe et le français doivent être considérés comme contraires aux idées démocratiques. Aussi, trouvons-nous absolument désespérantes les singularités de langage que les reporters officiels ou officieux prêtent à nos hauts fonctionnaires.

Que l'Agence Havas jouisse de certaines immunités, cela s'explique d'autant mieux que beaucoup d'entre les hommes du régime précédent, sans doute pour faire leur cour à l'impératrice, parlaient un français assez semblable à celui que l'on enseigne aux jeunes génisses qui paissent dans les plaines de l'Andalousie. Le maréchal Mac-Mahon passait également pour être plus connaisseur en chaire que en littérature.

Il est donc bien possible qu'au contact de tous ces personnages, dont, pendant de longues années, ils ont dû recueillir les paroles, les reporters de l'Agence Havas se soient faussés la langue. Mais il y a des limites à tout et quand M. Grévy parle, il est bon de ne pas habiller ses pensées comme si elles étaient émises par le duc de Magenta.

L'autre jour, à Cherbourg, l'évêque de Coutances vient affirmer au Président de la République que le clergé « a le cœur assez large pour allier l'amour de l'Eglise à l'amour du Pays. »

Et l'Agence Havas fait prononcer très gravement par le Président de la République, ces paroles :

« Ni l'un ni l'autre de ces sentiments ne sont incompatibles. »

Ni l'un ni l'autre. Il paraît que non-seulement ces sentiments pourraient être incompatibles tous les deux, mais il serait possible que l'un seul le fut et que l'autre restât parfaitement compatible. Alors on se demande ce qu'il en résulterait.

Du reste, il faut le reconnaître, ce genre de littérature n'a pas été inventé par l'Agence Havas, et nous en connaissons tous des échantillons populaires, ce dialogue, par exemple :

— Regarde donc ces deux sœurs, comme elles se ressemblent !

— Oh ! oui, surtout la plus jeune.

Il y a aussi la phrase célèbre, extraite d'un procès-verbal de duel :

« Les deux adversaires furent placés à égale distance l'un de l'autre. »

Ce n'est plus du Grévy cela, c'est du Guibollard !

Nous demandons que l'Agence Havas soit poursuivie pour outrage au Président de la République.

blient un peu partout, même par les portières de wagons ?

Si M. de Germiny était de ce monde, nous n'hésiterions pas.

Bornons-nous à couronner un de ses élèves, le pianiste Voyer, qui partage sa musique entre les cercles catholiques et l'artillerie.

Exactitude

Une vertu modeste, mais qui a bien son petit mérite.

Nous avions jadis les carabiniers d'Offenbach, aujourd'hui ils sont distancés, et le prix revient de droit aux pompiers lyonnais !

Une heure et demie pour faire un kilomètre, et des boyaux percés !

Cela ne vaut pas moins d'un chronomètre de sept francs cinquante, s'arrêtant six fois par jour.

De cette façon les incendies seront tranquilles !

Pour Monthyon jeune,

L. LECLAIR

FEUILLES VOLANTES

Continuation de la série. Le scrutin de ballottage a tenu ses promesses. Sur cent trente-quatre candidats, 97 républicains élus contre 38 monarchistes.

La proportion est honnête, et les malheureux journaux conservateurs en éprouvent un tel dépit qu'ils n'en soufflent mot.

En résumé, les conseils généraux qui, jusqu'à ce jour, se partageaient à peu de chose près entre la République et la coalition cléricalle, passent définitivement à la République avec une majorité écrasante.

Nous vous l'avions bien dit, ô naïfs conservateurs, que le terrain des jésuites était un mauvais terrain.

Continuez, bonnes gens, et vous en verrez d'autres!

Voyage de Cherbourg par ci, voyage de Cherbourg par là, on ne parle guère d'autre chose dans les journaux, et le reportage s'en donne à cœur joie.

L'un de nos confrères « bien informés » a poussé la minutie jusqu'à décrire la couleur des rideaux, des tapisseries et des tentures des chambres destinées aux trois présidents, à la Préfecture maritime.

Rien n'était oublié, pas même les meubles les plus intimes.

Ainsi nous savons que la chambre de M. Grévy était jaune d'or, celle de M. Léon Say blanc-pâle, celle de M. Gambetta bleu-moderne.

Et chose extraordinaire, ledit Gambetta a couché dans le lit de l'amiral Ribourt, de l'amiral lui-même!

Qu'on ose nier après cela ses projets de dictature. Un homme qui couche dans le lit des autres!

Ce voyage de Cherbourg a coûté un petit désargentement à un certain baron irlandais, qui sous le pseudonyme de Saint-Patrice dirigeait et commandait le journal le *Triboulet*, très connu dans le grand monde par ses publications ordurières.

Le *Triboulet* ayant représenté les trois présidents en matelots absolument saouls, ayant de plus traité M. Grévy d'huître et de je ne sais quoi, — le gouvernement a cru devoir prendre un arrêté d'expulsion contre l'auteur responsable de ces malpropres.

Le baron de Saint-Patrice ou de Hiden-Hecken devra rejoindre les rivages de la verte Erin.

Que l'on nous permette de trouver cette mesure maladroite, attendu que le *Triboulet* et Saint-Patrice ne faisaient pas courir le moindre danger à la République, au contraire.

Leurs plaisanteries empruntées au ruisseau et leurs de-sins aussi parfaitement bêtes que parfaitement sales, n'avaient d'autre inconvénient que de nous montrer dans quel bourbier patauge la bonne société.

Représenter Jules Ferry avec une tête d'âne, Gambetta avec une tête de pourceau, ou M. Grévy coiffé d'un pot au feu, sont des facéties d'un genre spécial qui révélaient trop bien à quelles sources s'inspire l'esprit cléricale, pour que nous nous privions de ce spectacle édifiant.

Le *Triboulet* et son patron étaient le musée de cire des classes dirigeantes, et toutes leurs immondices ne pouvaient que dégoûter les populations de ces gentilshommes qui relèvent moins de l'exil que du service des vidanges.

Il s'est distribué pas mal de prix, depuis quelques jours, dans notre bonne ville.

Prix de la Martinière, prix du Conservatoire, prix du Grand-Lycée, prix du Petit-Lycée, sans parler des prix des collèges congréganistes qui ne nous intéressent guère.

Nous aurions volontiers dit quelques mots de ces solennités, des discours que l'on y prononça, des chants que l'on y entendit, — si l'administration eût daigné convier la *Renaissance* à ces scènes de famille et de musique.

A vrai dire, nous ne nous plaignons qu'à moitié de cet oubli, puisque les discours des uns et les roudades des autres n'ont pas dépassé une honnête médiocrité.

Il paraît même que les concours du Conservatoire ont secoué d'une telle façon les oreilles des auditeurs, qu'ils ont juré qu'on ne les y reprendrait plus.

Il ne nous reste donc que le regret de voir notre administration républicaine faire bon marché des règles de courtoisie que respectaient jadis les administrations de l'Ordre moral et de l'Empire. On ne se gêne pas avec les amis.

Adressons notre souhait de bienvenue à une publication littéraire qui se présente sous les meilleurs auspices de succès.

Lyon-Revue a su grouper toute une phalange de collaborateurs dont le talent sympathique constitue le meilleur des patronages. Maintenant que notre nouveau confrère nous permet un conseil. S'il veut vraiment réussir et avoir la vie longue, il est indispensable qu'il rayonne au delà des coteaux de Fourvières et de la Croix-Rousse.

Une Revue ne doit pas être simplement locale. Elle doit s'adresser à toutes les régions, que dis-je, à tous les départements voisins dont Lyon est pour ainsi dire la capi-

ta'e. Pour que *Lyon-Revue* prenne une place sérieuse et solide dans les publications de cette nature, il lui faudra étendre ses ailes et s'appeler plus tard *Revue de Provence*.

Le docteur Tanner fait école.

On nous assure qu'une dame lyonnaise du meilleur monde, nous dirons son nom plus tard, a parié de rester quarante jours sans parler!

Ses amies intimes prétendent qu'elle n'y réussira pas.

PLUS DE VERS LATINS

Avant l'application des décrets du 29 Mars, c'était encore acceptable. M. Ferry n'était pas absolument un ministre selon le cœur des journaux cléricaux, mais enfin on le supportait on lui accordait par-ci par-là quelques qualités pour compenser la quantité de ses défauts, on trouvait quelques bonnes choses dans son programme de réformes universitaires et, le côté de l'homme politique mis à part, on le tolérait et l'on accordait volontiers que c'était un ministre de l'instruction assez présentable.

Depuis ce temps, on a appliqué les décrets du 29 Mars. Aussi tout est bien changé.

Toute la presse réactionnaire vous le dira. Le discours qu'a prononcé M. Ferry, l'autre jour à la Sorbonne, n'est conçu en aucune langue vivante ou morte; c'est un idiome spécial incompréhensible et la présence d'un orateur de cet acabit à la tête de l'Université est un déshonneur pour la langue vulgairement employée en diplomatie.

Ah! le piteux ministre de l'instruction publique!

Parlez-moi de Cumont. En voilà un qui était à son affaire. Il n'était pas bachelier, a-t-on dit. C'est parce que son esprit élevé et indépendant n'avait pu se plier aux exigences restreintes d'un mesquin examen. Il lisait ses discours, c'était pour prouver qu'il savait les écrire. Mais il savait tout cet homme-là. Il était à peine au pouvoir, que déjà il avait remarqué la dénomination grotesque donnée au collège situé rue Turbigo. Cet établissement s'appelle collège *Turgot*.

— Turgot, s'écria M. de Cumont, ça ne veut rien dire. Si c'était *Turbot*, encore! Désormais, ce sera le collège *Turbigo*.

Ainsi parla M. de Cumont, et si la réforme imposée par lui n'a pas été accomplie, si l'élision du *bi* et du *t* a été maintenue, c'est qu'alors, plus encore que maintenant, on se brisait à vouloir lutter contre la vieille routine universitaire. On raconta au ministre qu'il ne fallait voir là qu'une crase, renouvelée des latins, et il fit semblant de le croire. On n'en parla plus.

Quelques temps après, le ministre se rendit au Collège de France et il poussa la condescendance jusqu'à demander à voir les lits des « collégiens. » Comme on lui répondit qu'il n'y en avait pas, du premier coup d'œil, avec la large intelligence dont il était doué, il envisagea les dangers que peut présenter une lacune semblable et s'il était resté au pouvoir, le Collège de France compterait aujourd'hui de nombreux dortoirs.

Encore une réforme que M. Ferry n'a pas poursuivie!

Au lieu de cela, que fait M. Ferry? Si, encore, il imitait la sagesse d'un de ses prédécesseurs, M. Joseph Brunet qui, un jour, vint prononcer à la Sorbonne, ces paroles que je cite de mémoire:

« Messieurs, je dois vous déclarer que personne au monde n'est plus étranger que moi aux choses de l'Université dont je suis le sujs le grand maître. Quand on a organisé le ministère, on m'a appelé: « — Voulez-vous le portefeuille de l'instruction publique, m'a-t-on dit? Il ne reste plus que celui-là? — Je n'y connais rien, ai-je répondu. Mais, donnez toujours, ça me changera et peut-être ça m'apprendra-t-il quelque chose... »

Malgré tant de modestie, M. Brunet — la *Gazette de France* est là pour nous le dire — fut, avec M. de Cumont un de nos meilleurs ministres de l'instruction publique.

Tandis que M. Ferry... Tenez, j'ai quelque chose sur le cœur. M. Ferry, non content de supprimer les Jésuites ne va-t-il

pas expulser aussi des écoles le thème grec et le vers latin?

Attenter au thème grec. Mais que ferons-nous, grand Zeus, dans notre vieillesse décrépite, si nous n'avons plus, pour nous distraire, la ressource de traduire en grec les menus propos de notre concierge. Tout le monde sait que le thème grec est la seule consolation des déshérités de ce monde. Le thème grec est comme la natation; ça reste toute la vie. On oublie son parapluie dans un café, on n'oublie jamais le grec, quels que soient les endroits que l'on fréquente. J'ai connu des jeunes gens qui étaient sortis du collège depuis plus de trois mois. Eh bien! ils savaient encore quelques mots de grec, et ces mots les ont comblés de félicités jusqu'aux plus extrêmes limites de l'existence. M. de Cumont, lui, était un fort en grec. C'est à lui que l'on doit cette étymologie de sinécure qui, on l'ignorait auparavant, vient du substantif grec *cunos*, chien, et du mot latin *cura*, soin, travail, et signifie par conséquent: travail de chien. M. de Cumont fit même observer qu'il ne faudrait pas conclure de là que les employés de la fourrière jouissent d'une sinécure.

Voilà à quoi sert le thème grec que M. Ferry veut supprimer.

Quant aux vers latins, c'est encore autre chose. Je sais bien que le vers latin n'a aucun rapport avec le vers français et que l'on peut trouver inutile de passer ses années de jeunesse à étudier le premier dont on n'a que faire, lorsqu'on semble ne connaître même pas l'existence du second.

Mais, comptez-vous pour rien les poètes classiques, que l'habitude de manier les dactyles et les spondées vous grave textuellement dans la tête? Et croyez-vous que l'emploi d'une citation bien placée n'a pas quelque charme.

Lorsque à la fin d'un dîner du grand monde, une dame veut vous faire rouler sous la table, n'éprouvez-vous pas une satisfaction intellectuelle de pouvoir, au moment où elle va remplir votre verre de champagne, riposter par celui-ci, de Virgile:

Timeo Danaos et dona ferentes.

Je n'insisterai pas. C'est par l'étude du vers latin qu'on se case dans la tête toute une série d'exemples qui font le bonheur des enfants et la tranquillité des parents. Les rois eux-mêmes n'ont pas dédaigné l'étude du vers latin. Un jour Napoléon III s'écria:

Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.

Et voilà pourquoi il est sorti de la légalité pour rentrer dans le droit.

Demandez à M. Ferry, lui qui méprise le vers latin, ce que veut dire celui-ci:

Annuit, et totum mutu tremefecit Olympum.

Il vous donnera cette traduction littéraire:

« Je ne peux plus bouger sans que les jésuites tremblent. »

Et M. Ferry veut bannir le vers latin! Ah! que les journaux réactionnaires ont raison de regretter ses prédécesseurs. Ce pauvre M. de Cumont, lui n'a jamais voulu bannir qu'une chose, c'est la particule, et encore des noms dits propres seulement.

— Vous perdrez à la suppression de votre particule, lui disait-on.

— Moi, au contraire, répondit-il. Je m'appellerai de Mont, tout simplement.

M. Grévy parle peu, mais en général il parle assez bien, et surtout il parle juste.

A l'évêque de Coutances ou de Bayeux, gémissant, comme il fallait s'y attendre, sur les tristesses de l'Eglise, le Président a répondu bonnement:

« Ne vous tourmentez pas, messeigneurs, la religion ni l'Eglise ne sont menacées. »

On pouvait espérer que ces quelques mots qui sont la vérité pure, auraient la chance de trouver grâce devant les journaux cléricaux.

Eh bien non! Cela ne leur suffit pas. Ils trouvent que le Président a été trop bref, que cette phrase banale ne rassurera aucune conscience, et que le chef de l'Etat aurait dû s'étendre plus longuement sur un sujet aussi brûlant.

Il fallait, paraît-il, une conférence en règle pour être agréable à la *Gazette*, à l'*Univers* et aux autres.

Au débotté, à la descente du wagon, M. Grévy devait s'installer devant une table, avec un verre d'eau sucrée, et entamer une longue discussion sur les décrets du 29 mars, la dispersion des jésuites, la démission des magistrats et la liberté des pères de famille.

Mais quand serait-on arrivé à Cherbourg! Ah! c'est un métier difficile pour les républicains que de plaire aux conservateurs.

Gambetta parle trop.

M. Grévy ne parle pas assez.

Jules Ferry parle mal...

Maintenant il y a un moyen beaucoup plus simple, c'est de ne pas chercher à leur plaire du tout. Ce sera plus sûr et moins trompeur.

Les Compagnons de saint Antoine

Le ministre de la justice vient d'inviter les parquets à sévir rigoureusement contre les journaux qui, depuis quelque temps, par la nature des récits qu'ils publient ou des dessins qu'ils éditent, s'adressent spécialement à la clientèle des femmes galantes et des vieillards qui cherchent en vain des excitants pharmaceutiques.

Ce n'est pas nous qui prendrons la défense de ce genre de littérature; mais, nous ne pouvons nous empêcher de faire cette étonnante remarque, c'est que ce sont précisément les journaux auxquels le public doit la dépravation de ses goûts, qui ont été les premiers à s'indigner au nom de la morale publique et à appeler l'attention de la gendarmerie française sur leurs confrères nouveaux.

On n'a pas une idée de la pudeur du *Figaro* et du *Gaulois*. Les jeunes pensionnaires qui, les yeux baissés, les bras pendants, rédigent timidement dans ces feuilles des indiscrétions sur le plus vicieux des mondes, se sont effarouchées soudain.

— Est-il possible, s'écriait l'une, de tolérer que de pareilles obscénités soient vendues librement sur la voie publique.

— Et l'on a poursuivi le capitaine Voyer, et l'on a condamné Germiny, mugissait l'autre. Est-ce que l'impression des récits immoraux dont nous parlons n'est pas aussi dangereuse pour les jeunes artilleurs que la compagnie du capitaine-pianiste?

Et ainsi de suite. Mais le grand mot était: — Ah! l'on voit bien que nous sommes en République!

S'il nous en souvient bien pourtant, l'Empire, qui n'était pas absolument un gouvernement de tolérance sous tous les rapports, a vu le premier éclore l'histoire grillarde dans la presse quotidienne, et si les vertueuses dames de la cour pardonnèrent au *Figaro* ses attaches légitimistes, ce fut certainement en considération de son habileté à manier la note que, par un singulier euphémisme, on qualifie seulement de polissonne.

Les lecteurs du *Gil-Blas*, — puisqu'il faut nommer le journal qui déchaîne tant de colères, — les lecteurs du *Gil-Blas* avaient quinze ans de moins, et partant, une vertu sensiblement plus farouche qu'aujourd'hui, quand M. Adrien Marx, reporter du *Figaro*, habilement dissimulé dans l'ombre d'un pot à eau, passa une nuit chez la diva Blanche d'Antigny, et le lendemain, nous fit part des moindres détails de toilette intime qu'il avait observés, des plus douces impressions personnelles qu'il avait ressenties.

Et alors, pourtant, nous n'étions pas en République.

Etions-nous bien en République quand, après le 24 mai, le même *Figaro* ajouta une branche nouvelle à sa publicité en publiant des annonces dans le goût suivant:

Mar. part. camp. Attend. soir clef s. porte. Mille b. Dame du meilleur monde besoin pressant de 500 fr. Reçoit à part. onze heures, rue... n°...

Bonne récompense à jeune femme occupant hier le fauteuil n° 100 aux Folies-honnêtes-Parisiennes, si consent à causer avec jeune homme très bien. Hôtel X, chamb. 4.

C'est par des publications de ce genre que le *Figaro* s'est créé une clientèle dans toutes les classes de la société, nous ferions mieux de dire dans toutes les couches sociales.

Et le voilà maintenant qui pousse de hauts cris!

Que la presse sérieuse proteste, elle, elle a raison! Mais le journal du graveux Villemessant! C'est à penser que

L'insuccès lui refait une virginité.

Groirait-on, à voir ses allures de rosière, que Saint-Genest cumule les titres de collaborateur du pudique Albert Millaud et d'ancien sous-officier de cavalerie?

Taisez-vous, *figaro* que vous êtes. Vous avez fait école, et vos élèves sont aujourd'hui aussi forts que leurs maîtres. Ils peuvent dire aussi:

Nourris dans le sérail (P) j'en connais les détours.

Ils sont obscènes. Comment seraient-ils autrement?

Ils vous font concurrence! Cela c'est plus sérieux. C'est embêtant de se dire, un beau matin, dans le style de Zola:

— Sapristi! Nous étions co...mpagnons de saint Antoine, juste dans la mesure voulue pour satisfaire tout le monde; et voilà qu'on nous vole nos lecteurs dans la boutique à côté en se montrant plus co...mpagnons de saint Antoine que nous.

Il vaudrait mieux cependant dire cela franchement que de faire l'hypocrite, et sauver la caisse en rééditant un certain choix d'articles publiés jadis dans le *Figaro*.

Par exemple, je ne réponds pas de la complaisance des parquets.

Pour tous les articles non signés: Le Gérant responsable, A. ALRICY.

REVUE FINANCIÈRE

Paris, 13 Août.

La bourse se borne depuis quelques jours à défendre ses cours. Toutes les fois que le prix de 119 est attaqué, il est vivement reconquis par les achats du comptant. Aussi, hier on s'est arrêté à 119,07 après avoir ouvert à 118,95. Nos 3 0/0 sont plus lourds; l'Italien se maintient au-dessus de 84, et le Florin d'Autriche semble avoir des tendances à reprendre le cours de 77.

Le comptant est également seul à alimenter nos valeurs de crédit. On remarque beaucoup de transactions sur la Banque d'Escompte. Les actions de la Banque hypothécaire sont plus recherchées à mesure que les obligations de la société 500 fr., 4 0/0, se placent dans les portefeuilles de l'épargne.

Il y a de vives demandes sur les actions de la Société générale française de Crédit. Les acheteurs au cours actuel ont la certitude de réaliser de beaux bénéfices.

Le Crédit foncier se maintient au prix que lui a fait acquérir la transaction survenue pour le règlement définitif de la liquidation du Crédit agricole.

Nous recommandons vivement à nos lecteurs les bons privilégiés de l'Assurance financière, dont le marché s'occupe de nouveau de la façon la plus fructueuse pour les capitalistes. On ne peut pas adopter un titre qui offre de plus hautes conditions de remboursement. Quant au revenu, il correspond à plus de 7 1/2 0/0 par an.

Il y a un mouvement suivi sur les affaires d'assurances. On demande la Foncière austro-hongroise à 315, et les actions de la Réassurance (Compagnie française de Réassurance) à 722,50.

A. BALLERO.

HERNIES

Guérison radicale par le Bandage électro-médical MARIE frères, médecins spécialistes, inventeurs, à Paris, n° 46, rue de l'Arbre-Sec. M. MARIE jeune fera lui-même l'application de ses appareils, à VALENCE, les samedi 14 et dimanche 15 août, de 9 h. du matin à 9 h. du soir, Hôtel de France.

Ensuite à ROMANS, le lundi 16, Hôtel de l'Europe; à GRENOBLE, les 17, 18 et 19, Hôtel des Alpes; à CHAMBERY, les 20 et 21, Hôtel des Princes; à VOIRON, le 22, Hôtel du Cours; à LYON, les 23, 24, 25, 26, 27, 28 et 29, Hôtel Bayard; à VIENNE, les 30 et 31, Hôtel Vivet; à RIVE-DE-GIER, le 1^{er} sept., Hôtel du Commerce; à SAINT-CHAMOND, le 2, Hôtel du Lion d'Or; à FIRMING, le 3, Hôtel du Nord; à SAINT-ETIENNE, les 4, 5, 6 et 7, Hôtel de l'Europe; à MONTBRISON, le 8, Hôtel de la Poste; à ROANNE, les 9 et 10, Hôtel du Commerce; à TARARE, le 11, Hôtel Manin; à VILLEFRANCHE, les 12 et 13, Hôtel d'Europe; à MACON, les 14 et 15, Hôtel du Commerce; à BOURG, les 16 et 17, Hôtel des Griffons; à CHALON, les 18 et 19, Hôtel du Nord.

M. MARIE reviendra visiter VALENCE, les 17 et 18 février 1881; ROMANS, le 19; GRENOBLE, les 20, 21 et 22; CHAMBERY, les 23 et 24; VOIRON, le 25; LYON, les 26, 27, 28, 1^{er}, 2, 3 et 4 mars; VIENNE, les 5 et 6; RIVE-DE-GIER, le 7; SAINT-CHAMOND, le 8; FIRMING, le 9; SAINT-ETIENNE, les 10, 11, 12 et 13; MONTBRISON, le 14; ROANNE, les 15 et 16; TARARE, le 17; VILLEFRANCHE, les 18 et 19; MACON, les 20 et 21; BOURG, les 22 et 23; CHALON, les 24 et 25.

Désirant soulager tout le monde, riches et pauvres, M. MARIE fera de grandes concessions aux ouvriers.

MALADIES DES FEMMES

M^{ME} CHRÉTIEU

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS traite les maladies des femmes par une méthode toute spéciale. A la suite de longues et incessantes recherches scientifiques, elle est arrivée à traiter avec grand succès la stérilité et ses diverses affections. M^{ME} CHRÉTIEU compte vingt années de succès qui dépassent toutes les prévisions et assurent à son traitement une immense supériorité sur toutes les méthodes connues jusqu'à ce jour. — Analyse des urines.

CONSULTATIONS TOUS LES JOURS

DE MIDI A QUATRE HEURES

9, rue Bourbon, au 1^{er}, au-dessus de l'entréol, Lyon

MAISON D'ACCOUCHEMENT

Soins M^{ME} DUPORT

TIENT DES PENSIONNAIRES

Lyon, 31, rue Centrale, 31

(Ecrire franco).

Abonnement sans frais aux Journaux

V. FOURNIER, rue Confort, 14

EAUX MINÉRALES

Françaises et Étrangères

Pharmacie des Célestins, pl. des Célestins, 5

E. MAUGUIN Pharmacien, successeur de A. SANTENA

Produits au gluten p^r les diabétiques

INSECTICIDE FOUROYANT

DESTRUCTION

infaillible des

CAFARDS

E. GALZY, 38, rue Bugeaud, Lyon.

Le kilog., 42 fr.; 100 gr., par la poste, 1 fr. 95.

PLUS DE TÊTES CHAUVES!

HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS. — Guérison des maladies du cuir chevelu. — Arrêt immédiat de la chute des cheveux et repousse certaine à tout âge (à forfait). — AVIS AUX DAMES: Traitement spécial pour la croissance et la conservation de leur chevelure, même à la suite de couches. — On envoie gratis renseignements et preuves. On s'adresse à MALLERON, Chimiste, 85, rue de Rivoli (pr. le Louvre), PARIS.

EN VENTE A L'AGENCE DE PUBLICITÉ

14, rue Confort.

PETIT GUIDE DE L'ÉTRANGER

A LYON

Lyon. — Imp. LARAUME, c. Lafayette, 5. A. ALKÉ, y. 20.

AVIS IMPORTANT

Les nombreuses contrefaçons et imitations du **Rigolot** nous ont déterminés à prendre une mesure sur laquelle nous appelons l'attention des médecins et du public. Toutes les feuilles de **Rigolot** sont et toutes les boîtes qui les renferment portent en rouge la signature dont voici le fac-similé:

En conséquence, on ne doit admettre comme véritable papier **Rigolot** que les feuilles qui portent en travers cette signature.

EN VENTE dans toutes les bonnes Pharmacies.

INJECTION BROU

Hygiénique, Infaillible et Préservative. — La seule guérissant sans lui rien adjoindre. 30 ans de succès. — Se vend dans toutes les bonnes Pharmacies de l'univers et, à Paris, chez J. FERRÉ, Pharmacien, 102, rue Richelieu, Successeur de BROU.

1^{er} RANG par AN 90.000 Abonnés 52^e ANNÉE

Le Moniteur des Valeurs à Lots

(Paraît tous les dimanches, avec une Causerie financière du Baron Louis)

LE SEUL JOURNAL FINANCIER qui publie la Liste officielle des Tirages de toutes Valeurs françaises et étrangères.

LE PLUS COMPLET DE TOUTS LES JOURNAUX (SEIZE PAGES DE TEXTE)

Une Revue générale de toutes les Valeurs. — La Cote officielle de la Bourse. — Les Arbitrages avantageux. — Le Prix des Coupons. — Des Documents inédits.

PROPRIÉTÉ DE LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE FRANÇAISE DE CRÉDIT. — Capital: 30.000.000 de fr.

Abonnements dans tous les Bureaux de Poste: UN FRANC PAR AN, et à Paris, 17, rue de Londres.

CHOCOLAT-MÉNIER

CONTRAPOSÉS

Pharmacie LANGLADÉ & AUGUET, rue Thomassin, 8.

NEURALGIES, MIGRAINES, MAUX DE TÊTE

Guérison rapide et sûre par le **Pendre Antinévralgique de G. Langlade**

CAFÉ DES GOURMETS

TOUTES LES BOÎTES DOIVENT ÊTRE SCÉLÉES PAR DEUX BANDES PORTANT LE NOM :

TREBUCIEN ET FILS

Éviter LES IMITATIONS DU TITRE OU DE L'ÉTIQUETTE

TREBUCIEN ET FILS

CAFÉ DES GOURMETS

ARÔME CONCENTRÉ

ECONOMIE ET FORCE

PRIX DE LA BOÎTE 1 fr. 75

On prend pour 30 la Boîte de 1^{re} Étiquette

USINE VAPEUR 25, COURS DE VINCENNES A PARIS

Articles de Luxe et de Fantaisie

MON CASSET

Rue de la République 32 (EX-RUE DE LYON)

MAROQUINERIE — EVENTAILS

Bijouterie. — Tabletterie

Sacs gilets, Nécessaires garnis

Ébénisterie artistique

Porte-Bouquets — Passe-Partout

Chapelles. — Petits Bronzes

Albums, Souvenirs, Porte-Monnaie

Caves à Liqueurs

PORTE-CIGARES en CUIR de RUSSIE

ENVOI GRATIS ET A TOUT LE MONDE

de l'indication, avec preuves irrécusables, d'une formule infaillible pour guérir, en secret et à peu de frais, les écoulements récents et les plus invétérés. Ecrire à EYMIN, à Vienne (Isère), pour ne jamais plus rien avoir à redouter de ce fléau.

DÉPURATIF DU SANG

Le Sirop concentré de Salsepareille **QUÉRY** a guéri toutes les Maladies contagieuses: Dartres, Syphilis, Ulcères, Gonorrhées, Boutons, Rougeurs, Démangeaisons, Douleurs, Goutte, Rhumatismes, toutes les Acrotés des humeurs, vices du sang, etc. Ce médicament agit en toute saison et dispense de tisanes.

S'adresser, à Lyon, à la Pharmacie de Ph. QUÉRY, rue de la Préfecture, 5. Même pharmacie: Pommeade souveraine pour les yeux. Prix: 2 fr. — Lequel infaillible contre les maux de dents. Prix: 2 francs.

JE

guéris vite et à peu de frais toutes les maladies de la Peau, de l'Estomac et des Voies urinaires les plus rebelles (de midi à six heures). DUMONT, médecin spécialiste, rue Rochechouart, 84, Paris. Traitement par correspondance.

ABONNEMENT SANS FRAIS

à tous les Journaux

V. FOURNIER

14, rue Confort, Lyon

AU LABOUREUR

Maison recommandée pour la bonne Fabrication des

CHAUSSURES POUR HOMMES, DAMES, FILLETES ET ENFANTS

BON MARCHÉ

ÉLÉGANCE

ET

SOLIDITÉ

Hommes 12fr

femmes 8fr

Maison CASSET, rue de la République, 32 (EX-RUE DE LYON)

17^e ANNÉE

Le Moniteur

TIRAGES FINANCIERS

Propriété du Crédit Général Français

Société anonyme. — Capital: 20 millions de francs.

Le plus ancien, le plus répandu et le plus complet des journaux financiers.

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Seize grandes Pages de texte

Il publie une Revue de toutes les valeurs cotées ou non cotées, la Liste de tous les Tirages, la Cote complète de toutes les valeurs et tous les renseignements utiles aux capitalistes.

Par an 4 francs

Abonnement de 3 ans: 10 francs.

S'adresser à la SUCCURSALE du Crédit Général Français à LYON, rue de l'Hôtel-de-Ville, 5.

CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS

Société anonyme, Capital: VINGT MILLIONS

SIÈGE SOCIAL: à Paris, 16, rue Le Peletier

Achat et vente de titres au comptant, sans autre commission que le courtage officiel des agents de change. — Négociations de toutes valeurs non cotées. — Paiement gratuit et immédiat de tous coupons pour les clients-abonnés au MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS. — Transfert et conversion de titres. — Souscription sans frais aux émissions. — Libération de titres. — Versements sur titres. — Remboursement des titres sortis aux tirages. — Renseignements sur toutes les valeurs. — Listes de tous les tirages et des numéros sortis et non encore réclamés. — Chèques sur Paris et la Province.

LE CALENDRIER MANUEL

Du Capitaliste

PRIME GRATUITE

donnée chaque année par le CRÉDIT GÉNÉRAL FRANÇAIS à tous les abonnés au MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS.

Guide indispensable de l'actionnaire et de l'obligataire, contenant le taux d'émission des valeurs françaises et étrangères cotées et non cotées, l'échéance de leurs coupons, leur revenu, les dividendes de chaque société depuis 1869.

LISTE DES ANCIENS TIRAGES ET DES LOTS NON RÉCLAMÉS

Renseignements pratiques pour l'achat et la vente au comptant des valeurs de bourse. — Impôts qui frappent les titres. Loi sur les titres au porteur perdus ou volés.

La valeur de cette PRIME GRATUITE représente à elle seule le prix annuel de l'abonnement au MONITEUR DES TIRAGES FINANCIERS.